

Amélie Nothom

LES AÉROSTATS

roman

VesalBookshop.com

ALBIN MICHEL

VesalBookshop.com

Les Aérostats

Pour Aurianne

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

Je ne savais pas encore que Donate appartenait à la catégorie des gens perpétuellement offensés. Ses reproches me plongeaient dans la honte.

– On ne laisse pas une salle de bains dans un tel état, me dit-elle.

– Pardon ! Qu'ai-je fait ?

– Je n'ai touché à rien. Il faut que tu te rendes compte par toi-même.

J'allai voir. Ni flaque d'eau sur le sol, ni cheveux dans la bonde.

– Je ne comprends pas.

Elle me rejoignit en soupirant.

– Tu n'as pas étiré le rideau de douche. Comment veux-tu qu'il sèche en accordéon ?

– Ah oui.

– Et tu n’as pas refermé le berlingot de shampoing.

– Mais c’est le mien.

– Et alors ?

Je refermai ce que pour ma part je n’appelais pas le berlingot mais tout simplement le shampoing. Manifestement, je manquais de savoir-vivre.

Donate m’apprendrait. Je n’avais que dix-neuf ans. Elle en avait vingt-deux. J’étais à l’âge où ce genre de différence paraît encore significatif.

Peu à peu, je m’aperçus qu’elle se conduisait ainsi avec la plupart des gens. Au téléphone, je l’entendais rétorquer à ses interlocuteurs :

– Trouvez-vous normal de me parler sur ce ton ?

Ou :

– Je n’accepte pas que l’on me traite de cette manière.

Elle raccrochait. Je demandais ce qui s’était passé.

– De quel droit écoutes-tu mes conversations téléphoniques ?

– Je n’écoutais pas, j’ai entendu.

La première fois que je me servis de la machine à laver, ce fut le drame.

– Ange ! appela-t-elle.

J'arrivai, pressentant le pire.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea-t-elle en montrant le linge que j'avais suspendu où je le pouvais.

– J'ai fait une machine.

– On n'est pas à Naples, ici. Mets ton linge ailleurs.

– Où ? On n'a pas de séchoir.

– Et alors ? Est-ce que j'étends mes affaires n'importe où, moi ?

– Tu le peux.

– Ce n'est pas la question. Cela n'a aucune tenue, voyons. Et je te rappelle que tu es chez moi.

– Je paie ma colocation, non ?

– Ah. Donc toi, sous prétexte que tu paies, tu as tous les droits ?

– Sérieusement, que suis-je censée faire de mon linge mouillé ?

– Il y a une laverie au coin de la rue. Avec des séchoirs.

J'enregistrai l'information, bien décidée à ne plus jamais me servir de son lave-linge.

On arriva bientôt dans la quatrième dimension.

– Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as déplacé mes courgettes.

– Je n'ai pas déplacé tes courgettes.

– Ne nie pas !

Ce « Ne nie pas ! » me fit éclater de rire.

– Il n'y a pas de quoi rigoler. Viens voir.

Dans le réfrigérateur, elle me montra les courgettes, à gauche de mes brocolis.

– Ah oui, dis-je. J'ai dû les déplacer pour entreposer mes brocolis.

– Tu vois ! s'écria-t-elle d'une voix triomphante.

– Il fallait bien que je mette mes brocolis quelque part.

– Pas dans mon tiroir à légumes !

– Il n'y en a pas d'autre.

– Le tiroir à légumes, ça m'appartient. Ne l'ouvre pas.

– Pourquoi ? demandai-je stupidement.

– C’est ma pudeur.

Je retournai dans ma chambre pour cacher l’hilarité que m’inspirait son propos. Cela dit, elle avait raison : il n’y avait pas de quoi rigoler. Donate était chiante au dernier degré et je n’avais pas le choix : la colocation était de loin la plus avantageuse que j’avais trouvée. Mes parents habitaient trop loin de Bruxelles pour que je puisse faire la navette.

L’année précédente, j’avais occupé une piaule de l’immeuble qui servait de cité universitaire aux philologues en herbe : pour rien au monde je ne serais retournée dans cette thurne que je partageais avec un soudard nauséabond et qui, même en l’absence de celui-ci, était si bruyante à toute heure du jour ou de la nuit que je n’avais jamais pu ni y dormir ni y étudier, ce qui, pour une étudiante, était gênant. Je ne savais pas suite à quel miracle j’avais réussi ma première année, mais je ne comptais plus prendre un risque pareil pour la suite.

Chez Donate, j’avais une chambre à moi. Virginia Woolf a trop raison, rien n’est aussi important. Si elle n’était pas formidable, elle constituait néanmoins un tel luxe qu’elle me

rendait capable d'accepter les avanies de Donate. Celle-ci n'y entrait jamais, moins par respect pour mon territoire que par dégoût. Aux yeux de Donate, j'incarnais « les jeunes » : quand elle parlait de moi, j'avais l'impression d'être un hooligan. Il suffisait que je touche à l'une de ses affaires pour qu'elle la mette dans le panier à linge sale ou à la poubelle.

À l'université, je n'étais pas quelqu'un de populaire. Les étudiants ne s'apercevaient pas de mon existence. Parfois, je réunissais mon courage pour adresser la parole à un garçon ou à une fille qui me semblait sympathique : on me répondait par monosyllabes.

Par bonheur, la philologie me passionnait. Passer le plus clair de mon temps à lire ou à étudier n'était pas un problème pour moi. Mais certains soirs, je pouvais souffrir de solitude. Je sortais, j'allais marcher dans les rues de Bruxelles. L'effervescence de la ville me montait à la tête. Les noms des rues me fascinaient : rue du Fossé-au-Loup, rue du Marché-au-Charbon, rue des Harengs.

J'atterrissais souvent dans une salle de cinéma où je voyais le premier film venu. Ensuite, je rentrais à pied, ce qui me prenait environ une heure. Ces soirées, que je trouvais aventureuses, me plaisaient.

Quand je rentrais, je devais faire très attention : le moindre bruit réveillait Donate. J'avais des consignes strictes : fermer les portes avec des précautions infinies, ne pas cuisiner, ni tirer la chasse d'eau, ni prendre une douche après vingt et une heures. Même en les respectant scrupuleusement, j'avais droit à des sermons.

Avait-elle eu des problèmes de santé ? Je n'en savais rien. Elle affirmait qu'elle avait besoin de plus de sommeil que la moyenne des gens. La liste de ses allergies s'allongeait chaque jour. Elle étudiait la diététique et critiquait mon alimentation avec des phrases du genre :

– Du pain et du chocolat ? Ne t'étonne pas si tu tombes malade.

– Je vais bien.

– C'est ce que tu crois. Tu verras quand tu auras mon âge.

– Tu as vingt-deux ans, pas quatre-vingts.

– Qu'est-ce que c'est que ces insinuations ?
Comment oses-tu me parler comme cela ?

Je retournais dans ma chambre. Mieux qu'une solution de repli, celle-ci était le lieu de tous les possibles. Elle donnait sur le tournant du boulevard : j'entendais les trams négocier leur virage dans un crissement qui me séduisait. Couchée sur le lit, j'imaginais que j'étais un tramway, moins pour me nommer désir que pour ignorer ma destination. J'aimais ne pas savoir où j'allais.

VesalBookshop.com

Donate avait un amoureux qu'on ne voyait jamais. Elle parlait de lui avec des regards exaltés. Elle le parait de tant de vertus que je ne pus m'empêcher de lui demander s'il existait vraiment.

– Dis plutôt que j'invente.

– Il est où, ton Ludo ?

– Ludovic, je te prie. J'ai horreur de ces familiarités.

– Pourquoi ne le voit-on jamais ?

– Parle pour toi. Je le vois souvent, moi.

– Quand ?

– Au cours.

– Il étudie la diététique, comme toi ?

– La biochimie, pas la diététique.

– Chaque fois que tu me parles de tes études, c'est pour me raconter des trucs liés à la nourriture.

– C'est plus compliqué que cela. Bref, Ludovic est un garçon d'une très grande discrétion. Il me respecte infiniment.

J'en conclus qu'ils ne couchaient pas ensemble. Il était dur d'imaginer Donate ayant une vie sexuelle. C'était une question qu'elle n'abordait

pas. Mais rien qu'à sa manière de m'interdire d'inviter qui que ce soit dans ma chambre, on comprenait combien elle était coincée.

Même si Ludovic relevait probablement de la fiction, je le lui jalousais. J'aurais voulu qu'il y ait quelqu'un dans ma vie. L'année d'avant, j'avais eu de vagues copains. Rien d'intéressant et pourtant, j'en avais la nostalgie, tant je me retrouvais seule à présent.

Comme j'avais besoin d'argent, je passai une petite annonce de répétitrice en français, littérature et grammaire, pour des adolescents.

– Ange ! Téléphone pour toi, appela Donat.

Au bout du fil, j'entendis une voix d'homme :

– Mademoiselle Daulnoy ? J'ai vu votre annonce. Mon fils de seize ans est dyslexique. Pourriez-vous vous occuper de lui ?

Je pris son adresse. Il me fixa rendez-vous pour le lendemain après-midi.

J'arrivai à seize heures. C'était une belle maison de ville comme on n'en voit qu'à Bruxelles dans les quartiers riches. L'homme qui me reçut était celui qui m'avait parlé au téléphone. Il pouvait avoir quarante-cinq ans et respirait les plus hautes responsabilités.

– Qu'est-ce que la philologie ? me demanda-t-il.

– En Allemagne et en Belgique, la philologie englobe toutes les sciences du langage et suppose une connaissance approfondie du latin et du grec ancien.

– Pourquoi avez-vous choisi ces études ?

– Parce que Nietzsche était philologue avant d'être philosophe.

– Êtes-vous nietzschéenne ?

– Personne n'est nietzschéen. Mais Nietzsche n'en demeure pas moins la meilleure des inspirations.

Il me considéra avec gravité et conclut :

– Très bien. Vous êtes une jeune fille sérieuse, vous êtes celle qu'il faut à mon fils. C'est un